



Dendrite, 2022
Lavis d'encre sur papier
50 × 40 cm



George Sand
*Paysage imaginaire avec ruines
au second plan*, 1874
Dendrite, 14 × 22,5 cm
Paris, musée de la Vie romantique

« *L'imagination fait le paysage*¹. »

C'est à la découverte d'un vaste paysage que nous invite Françoise Péetrovitch. Cette série d'œuvres sur papier présentée dans l'un des deux ateliers du musée de la Vie romantique dessine en effet une ligne d'horizon unique, visuellement proche de la fresque ou de la tapisserie. Une sensation panoramique saisit les regardeurs : les dessins, aux formats imposants² pour ce médium, sont de hauteur identique, l'accrochage est resserré. Les arrière-plans aux camaïeux de noir et l'usage de l'encre en lavis pour toutes les œuvres renforcent la cohérence de l'ensemble. Cette continuité visuelle est aussi prégnante dans la répétition de motifs d'un dessin à un autre : des paysages oniriques faits de forêts éparses et d'îles inquiétantes, des femmes solitaires et pensives, deux personnages en contact représentés dans un mouvement. L'effet d'ensemble a été pensé avant même la conception des œuvres en 2022, lors des premières visites préparatoires de Françoise Péetrovitch dans les espaces d'exposition du musée. Il est amplifié, sur le sol dessiné par l'artiste, par des taches en expansion sur fond vert. Elles débordent et prolongent les œuvres, tout en rappelant la fonction historique du lieu qui les accueille : un atelier d'artiste. L'effet d'immersion est total et joue le rôle d'une invitation, en amenant les regardeurs de ce paysage artistique vers la découverte de chaque œuvre. D'un paysage étendu aux êtres et lieux qui le constituent.

L'exposition du travail de Françoise Péetrovitch au musée de la Vie romantique inscrit de fait ses œuvres dans d'autres continuités artistiques, et met en lumière les parentés de la production de l'artiste avec le romantisme. Ces liens sont marquants dans les choix et traitements des sujets, d'abord : des paysages,

des compositions resserrées sur les individus, le rapport de l'être humain à la nature. Dans l'expression recherchée, ensuite, de l'intériorité des personnages représentés. Dans l'affirmation du sentiment comme moteur et résultat de la création, et enfin dans l'accès à des mondes chimériques et surnaturels.

Françoise Péetrovitch considère les paysages comme de « grands réservoirs d'imagination³ », et rejoint en cela les romantiques qui voyaient en eux des miroirs de l'âme. S'ils sont numériquement peu nombreux dans le travail de l'artiste, elle a souhaité pour cet accrochage leur multiplication. Devant ces œuvres, l'impression domine de faire face aux territoires imaginaires de l'artiste, à la rémanence, peut-être, d'un rêve ou d'un souvenir. Les œuvres intitulées *Île* figurent une nature mélancolique et duelle, au sein de laquelle la présence humaine est questionnée. Les éléments naturels qui les composent font naître une sensation de fin du monde imminente ou de post-apocalypse. L'eau exprime ainsi le double, la déformation trouble. En jouant de la verticalité du dessin, des peupliers^{→ p.77} s'élancent pareils à des flambeaux éteints, tant vers le haut des cimes que vers l'abysse de leur reflet. Devant deux embarcations vides^{→ p.78}, la désertion humaine inquiète, quand en arrière-plan seuls quelques arbres noircis subsistent sur une ligne de fuite. À la droite d'une autre de ces îles^{→ p.71}, une forme humanoïde se penche vers l'eau ; Narcisse mutant et sans visage. Toutes ces œuvres exsudent une « inquiétante étrangeté » proche du romantisme noir et laissent poindre les angoisses contemporaines d'un monde dévasté. Cette inquiétude est appuyée par le travail de la matière, dont les coulures et les taches d'encre sont laissées

visibles. Et si l'expansion originelle de cette matière est finalement contrôlée, rappelée à l'ordre du figuratif, le trait caractéristique de Françoise Pétrévitch s'efface ici pour des contours moins précis, dans lesquels le hasard tient une place plus importante qu'à l'accoutumée.

D'autres œuvres émaillent ce panorama de présences féminines songeuses, avec des dessins qui réduisent la distance entre le genre du paysage et celui du portrait. Ainsi de deux femmes ^{→ p.69} qui, tête contre tête, partagent une chevelure traitée comme une cascade de rose acidulé. Un autre dessin représente quant à lui une promeneuse solitaire ^{→ p.73}, plongée dans une rêverie qu'accueille en arrière-plan une nature figurée de simples coulures vertes. Ailleurs enfin, une jeune fille ^{→ p.79} en mouvement, les yeux clos elle aussi, semble fuir la dilution orageuse qui ronge sa chevelure noire : elle avance, déterminée, vers la netteté du trait.

Ce trait net et sans repentir, plus habituel du style de l'artiste, se retrouve dans les dessins intitulés *Tenir*. Ces derniers reprennent un geste souvent travaillé dans la production de Françoise Pétrévitch. La nature s'éloigne définitivement et c'est désormais une interaction humaine qui est montrée, dans la déclinaison d'un même mouvement en variation de cadrage et de couleurs vives posées en larges aplats. Deux êtres sont en contact : le premier tient le second, on ne voit que peu ou pas son visage. Le second est tenu et déplacé. Son visage, incolore, garde les paupières fermées. Ce geste répété de dessin en dessin, qu'évoque-t-il ? À certains, un mouvement chorégraphique ⁴, un exercice de confiance

et de lâcher-prise, ou encore une étreinte ^{→ p.80}. À d'autres, le déplacement d'un cadavre au cœur saignant, le poids d'un corps inerte, celui déjà parti et qu'on tente pourtant de ramener à soi. Une des grandes forces du travail de l'artiste réside dans cet entrelacs de possibles qui fait l'épaisseur du mystère. Puisque aucun récit n'impose son autorité sur l'œuvre, la place est laissée à la contemplation de sa beauté formelle tout comme à l'extension des imaginaires. Comme s'il était possible, désormais, d'aimer et rompre dans l'espace d'une même œuvre.

1	2	3	4
Charles Baudelaire, « Salon de 1859 – Le paysage », dans <i>Œuvres complètes</i> , t. II : <i>Curiosités esthétiques</i> , Paris, Michel Lévy, 1868, p. 333.	« Agrandir le dessin, c'est accroître ses capacités : les miennes et celles de l'œuvre. Un petit dessin peut être monumental et, à l'inverse, une œuvre de très grand format, se révéler intime. » (Françoise Pétrévitch, citée dans Camille Morineau [dir.], <i>Françoise Pétrévitch</i> [cat. expo., Landerneau, Fonds Hélène & Édouard Leclerc pour la culture, 17 octobre 2021-3 avril 2022], Landerneau, FHEL, 2021, p. 53.)	Voir <i>supra</i> ^{→ p.32} , entretien de Françoise Pétrévitch et Gaëlle Rio.	La référence à la danse est particulièrement forte dans un autre dessin ^{→ p.72} , où une femme est représentée sur une barre de danse, sa chevelure rouge sang irradiant la surface du papier.